

**LES ASSASSINS
D'ALAMÛT**

Yves Bomati

**LES ASSASSINS
D'ALAMÛT**

Les dessous d'une politique de la terreur

ARMAND COLIN

Avertissement

Pour une meilleure lecture du texte, nous avons dû faire des choix de graphies pour transcrire les noms et fonctions iraniens.

Cartes : © Philippe Paraire

Mise en page : Belle Page

© Armand Colin, 2024

Armand Colin est une marque de Dunod Éditeur

11, rue Paul-Bert, 92240 Malakoff

www.dunod.com

ISBN : 978-2-200-63742-2

Je dédie cet ouvrage à Houchang Nahavandi,
mon grand ami qui m'a tout appris.

Introduction

Depuis de nombreuses années, voire quelques siècles, une minorité religieuse du Moyen-Orient focalise bon nombre de fantasmes, suscite les interprétations les plus contradictoires et les plus discutées, mais aussi les plus extravagantes. Il s'agit de la « secte des Assassins » dont le siège fut établi à Alamût en Perse (Iran). Ses qualifications occidentales de « secte », souvent préférée à « ordre » comme il est d'usage lorsqu'on veut écarter une institution des pratiques autorisées, et d'« Assassins » sont troublantes car elles renvoient indubitablement à des images d'enfermement idéologique, de violence extrême, d'humiliation, téléguidées par une volonté fondatrice macabre de destruction. Le terme « assassin », nous précise en outre le dictionnaire *Le Robert* (édition 1978) – bien hâtivement, comme on le verra –, serait étymologiquement la « corruption de l'arabe *hachchâchi* ou *hachischin*, les buveurs de *hashisch* » et aurait désigné « un tueur à gages de la secte des *assassins* du Levant ». Il serait synonyme de « coupe-jarret, sicaire, spadassin, tueur ». On imagine donc aisément que les êtres maléfiques qui constituaient la prétendue « secte » étaient uniquement préoccupés à donner la mort sous l'emprise de la drogue et à jouir de leurs forfaits sanglants. En bref, ce seraient des criminels insatiables, des tueurs en série et des sadiques !

Le décor ainsi posé, la « secte des Assassins » (*sic*) serait le prototype avant-gardiste de ceux nommés actuellement des terroristes à qui ils auraient ouvert le chemin. C'est

en tout cas ce jugement que les Occidentaux, principalement les Européens, ont retenu – et continuent en grande majorité de retenir malgré toutes les études qui sont à leur disposition – sur ceux que nous nommerons dans le présent ouvrage, avec plus de précaution et de distance historiques, les « Ismaéliens nizârites », tenants de l'« Ordre des Assassins ».

Un grand doute saisit en effet qui se penche sur leur histoire et réinitialise, à partir des textes anciens, l'enquête qui leur a été dédiée. Si le dictionnaire français se trompait ? Si l'étymologie d'un mot était discutable car teintée d'idéologie politique ? Si ces Ismaéliens – qu'il ne faut pas confondre avec les Ismaélites, ces nomades du désert arabique, descendants d'Ismaël, fils d'Abraham – étaient en fait bien différents de ce que le terme d'« assassin » infère de leurs pratiques ? Ne serait-ce pas les croisés du XII^e au XIII^e siècle et, à leur suite, de nombreux commentateurs occidentaux qui ont désigné ainsi ces musulmans si particuliers, ces fins lecteurs et commentateurs du Coran, devenus leurs ennemis lors de leur conquête avortée de la Terre sainte ? N'a-t-on pas pris également bien vite pour véridique ce que les sunnites, courant majoritaire de l'islam qui rejetait les dissidents ismaéliens dans l'hérésie, ont rapporté d'eux à des fins également idéologiques et politiques afin de les anéantir ou de les contraindre au retour à une « orthodoxie religieuse » ?

Fort heureusement, depuis le milieu du XX^e siècle, l'histoire du Moyen-Orient médiéval – de l'Iran des « Assassins » particulièrement –, des croisades et de tout ce qui s'y rattache peu ou prou a bénéficié, par l'attention à des documents négligés ou inconnus jusqu'alors, de points de vue orientaux, relayés ou approfondis par des chercheurs occidentaux de qualité. Depuis, ce qui était donné comme acquis a été remis en cause, et l'histoire de l'Ordre des Assassins,

tenant d'un courant chiite apparu au VIII^e siècle, est redevenue un sujet d'étude passionnant, si ce n'est passionné. Malgré l'ouverture de ces pistes nouvelles qui contredisent les *a priori* idéologiques d'une histoire qu'on croyait consacrée, les publications populaires, les films et, à présent, les jeux vidéo qui mettent en scène les Assassins n'appuient guère que sur leur inclination jugée essentiellement meurtrière, oubliant à dessein le substrat religieux, philosophique et politique de leur démarche, angle sans doute pas assez commercial pour qui nourrit des objectifs financiers. Le sens des mots, établi par une longue tradition, a la vie dure, surtout lorsqu'il renvoie sur des pistes douteuses.

Il est donc encore aujourd'hui utile de faire le point sur la question afin d'appréhender avec plus de justesse une « communauté ismaélienne nizârîte » dont l'héritier actuel n'est autre que l'Aga Khan, lequel ne saurait être qualifié d'« assassin » tant ses actions caritatives sont notoires. Où se cache donc la vérité d'un passé chahuté ?

La réponse à un pareil questionnement n'est pas simple, pour plusieurs raisons. Les Assassins qui fascinent nos imaginaires par le mystère, voire la mystique, qu'ils développèrent vivaient dans un Iran médiéval encore trop parcellairement connu. Les textes – essentiellement religieux et philosophiques – qu'ils ont produits ont été en très grande partie perdus, à partir de 1256, lors des incendies de leurs bibliothèques, allumés par les Mongols dans la quarantaine de forteresses qu'ils possédaient. S'ajoute à cela le goût du secret sur leurs pratiques que cultivent jusqu'à nos jours les Ismaéliens. Et ce n'est pas tout. Durant cette époque médiévale, les Européens, craignant que l'empire romain d'Orient ne s'écroulât sous la poussée des Turcs seldjoukides, déjà maîtres de la Syrie, de l'Anatolie et des villes phares de Bagdad et Jérusalem, répondaient aussi bien aux appels à l'aide lancés par l'empereur byzantin

Alexis Comnène I^{er} qu'à un diktat politique en réponse à une avancée préoccupante des musulmans sur les côtes maghrébines et ibériques. Ces dangers les poussèrent à la constitution des États latins d'Orient et au contrôle de la Terre sainte qui pourrait s'apparenter, il est vrai selon une terminologie moderne, à une colonisation occidentale en réponse à une colonisation musulmane méditerranéenne. Dans cette ligne, dès 1095, le pape Urbain II prêcha à Clermont-Ferrand la mise en œuvre d'une première croisade contre les « mahométans ». Ce fut la « croisade des Barons », que dirigea Raymond de Saint-Gilles de 1095 à 1099. Elle fut suivie de sept autres croisades, la dernière – la huitième donc – étant fatale à Louis IX (Saint-Louis) en 1270.

En conséquence, la combinaison des luttes des Assassins pour leur droit à un territoire indépendant et à une pensée philosophico-religieuse originale, des Turcs seldjoukides attachés aux terres conquises par les sunnites quatre siècles plus tôt, des califes abbassides de Bagdad à la puissance déclinante, des croisés si désunis mais si sûrs de leurs prérogatives religieuses ancestrales, de la dynastie fatimide ismaélienne du Caire – dont l'Ordre des Assassins nizârites est une dissidence qui lui survécut – à laquelle se substituèrent dès 1171 les sultans ayyoubides sunnites d'Égypte et de Syrie – Saladin jusqu'en 1193, puis Baïbars de 1260 à 1277 –, de la conquête mongole enfin, rend la narration extrêmement dense, chaque composant agissant selon des stratégies différentes et nouant des alliances de circonstance forcément éphémères.

Les recherches sur chacun de ces éléments sont foisonnantes, comme la bibliographie en annexe en témoigne. Parmi les plus utiles à notre propos qui tentera de réunir les différents points de vue – tout en produisant de nouveaux apports anciens et modernes, déterminants mais trop souvent négligés car en langue française –, nous retiendrons

bien sûr en priorité les sources les plus anciennes, orientales comme celles d'Atā Malek Jovayni et Rashīd al-Dīn Manāqib, de Rašid-al-Din Fażl-Allāh, Mohammad Eimad-Eddin, Ibn Jubair, Aboû Firâs, Ibn-alatir, Nāsir-e Khosraw, Makrizi, Qoṭb-al-Din Yunini, Baha'al-Din ibn Shaddad, Abulmahassen, mais aussi occidentales comme celles de Jacques de Vitry, Jean de Joinville, Guillaume de Newburgh, Arnold de Lübeck, Rigord, Guillaume Le Breton, Ambroise, Ernoul, Bernard le Trésorier, Marco Polo, Denis Lebey de Batilly, etc. Parmi les apports plus récents, on ne saurait oublier Charles Defrémery (1849), Stanislas Guyard (1877), Vladimir Ivanow (1933-1955), Marshall G. S. Hodgson (1955), Henry Corbin (1964), Bernard Lewis (1967), Christian Jambet (1990), Mohammad Ali Amir-Moezzi (1992), René Grousset (1995), Michel Boivin (1996), Karim Kechavarz (1996), Farhad Daftary (1998) dont le travail est à nos yeux le plus complet sur le plan religieux¹, Daniel De Smet (2012), Nour Mohammad Asgari (2016), auxquels on peut joindre les précieux romans de Vladimir Bartol (1938), Freidoune Sahebjam (1995) ou d'Amin Maalouf (1998). Nous avons aussi utilisé quelques travaux francophones plus ou moins récents dont les références et les découvertes ont parfois échappé aux chercheurs. Toutes ces publications, aussi diverses soient-elles par leurs époques, leurs pays et leurs orientations, apportent, malgré leurs contradictions ou grâce à elles, un faisceau d'éclairages indispensables pour mieux cerner la période qui nous retient et en restituer le savant tissu, véritable habit d'Arlequin.

Aussi, par-delà les difficultés de documentation, d'interprétation, de situations et de synthèse, une image plus cohérente des présumés « Assassins », reconsidérés dans le contexte des grands bouleversements de l'espace musulman et des croisades européennes trop longtemps

négligées, se dessine-t-elle au fil de l'enquête. Les deux grands personnages qui ont tant fait fantasmer à travers le temps, les deux dirigeants de l'Ordre les plus connus, à savoir Ḥasan Ṣabbāh le fondateur et Sinān le Syrien que les croisés nommèrent le « Vieux de la Montagne », y apparaissent dans la richesse de leur personnalité où la philosophie la plus assumée s'adosse à une stratégie de survie et de meurtres politiques. Ils trouvent ainsi leur place sur un échiquier géopolitique mondial bien tourmenté, questionnant la qualité d'« Assassins » qui leur fut accolé à eux seuls, fort injustement.

On a dit que le Moyen-Orient était un « chaudron bouillant² ». En voici une preuve supplémentaire qui permettra de mieux comprendre un présent lui-même très chahuté par des forces antagonistes ancestrales. L'ismaélisme des Assassins nizārites propose en effet, au travers de l'une des expériences messianiques les plus démesurées, une autre lecture du Coran tout en ouvrant à de nouvelles perspectives vers un islam polymorphe, adapté à son temps car dégagé d'un rigorisme qu'on peut juger passéiste. Il n'est d'ailleurs qualifié d'« hérétique » que parce que, minoritaire en pays d'Islam, il subit, à partir de la seconde moitié du x^e siècle, la loi des plus influents sinon des plus forts, à savoir des musulmans sunnites et des chiites duodécimains. Ces derniers, qui reconnaissent comme héritiers du prophète Mahomet douze imans, s'engagent « dans un processus de rationalisation théologique, et donc de mise à l'écart progressive d'un certain nombre de doctrines et traditions perçues comme irrationnelles³ ».

C'est donc à cet étrange ballet de puissances concurrentes que nous convions le lecteur afin qu'il puisse appréhender la réalité moyen-orientale d'hier et d'aujourd'hui à un tournant de son histoire, un moment où l'Ordre des Assassins dut affirmer, dans un environnement hostile, ses propres choix

idéologiques, philosophiques et religieux. Il fallut toute l'intelligence et la vision de quelques Ismaéliens nizârites pour qu'il se frayât un chemin entre les rangs serrés d'autres assassins à qui il ne manquait que le qualificatif. Plus en creux, les notions de « secte » et d'« ordre » s'en trouvent bousculées en même temps que se dévoilent les arcanes occidentaux de certaines étymologies. Enfin, des questions épineuses, elles-mêmes très discutées, se profilent : une idéologie religieuse, quelle qu'elle soit, peut-elle justifier un recours à la violence et au meurtre ? Quelle est la ligne de partage entre revendication identitaire et terrorisme ? Notre vision du monde n'est-elle qu'une affaire de point de vue ou des valeurs partagées doivent-elles y présider ?

Si notre ouvrage n'a pas la prétention de répondre à toutes ces interrogations, il vise en tout cas à rouvrir le débat de façon frontale tant il taraude nos sociétés qu'elles soient occidentales, moyen-orientales ou asiatiques. Plus modestement, si, dans notre vieille Europe, on pouvait au moins en finir définitivement avec les affabulations propagées par les écrits de Marco Polo, des croisés et des sunnites – entre autres – sur l'ismaélisme nizârte des premiers temps, ce serait déjà un grand pas de fait et le premier objectif de notre travail aura été, en partie, atteint. Notre second objectif serait de réfléchir sur la possible adaptation de l'islam dit orthodoxe à la modernité comme tentèrent et tentent de le faire les Ismaéliens. Leur proposition, certes vigoureusement rejetée par les majorités musulmanes, ne serait-elle pas une clé pour sortir des discours intégristes et des réalités passéistes, développées par certains courants des religions monothéistes abrahamiques, qu'elles soient musulmane, chrétienne ou juive ? Une question qui mérite d'être posée au risque de discussions et de réponses passionnelles.

PREMIÈRE PARTIE

De la légende à la réalité



**LE MOYEN-ORIENT
VII^e-XII^e SIÈCLE**

CHAPITRE I

Marco Polo et le « Vieux de la Montagne » : la légende noire des Assassins

Un contexte guerrier propice aux fantasmes des Occidentaux

Quiconque s'intéresse à l'histoire des croisades du XI^e au XIII^e siècle, rapportée aussi bien par les chroniqueurs occidentaux qu'orientaux, s'aperçoit que ladite « secte des Assassins », fondée en Perse par l'énigmatique Ḥasan Ṣabbāh (1150-1124)¹ et constituée de chiites septimains dissidents, appelés les « Ismaéliens nizârites », comptait pour peu. Le monde moyen-oriental était alors essentiellement dominé par des pouvoirs musulmans sunnites auxquels de nouvelles puissances européennes – que personne n'attendait – tentaient d'arracher des territoires religieusement importants pour elles : la « Terre sainte ».

L'âpreté politique et religieuse des Assassins – même en face des chiites duodécimains qui les considéraient comme des hérétiques ou de leurs frères en religion, les chiites ismaéliens égyptiens appelés Fatimides, dont Ḥasan Ṣabbāh s'était dissocié lors de son départ en Perse en 1080 – s'explique en partie par cette situation de minorité dans la minorité. D'où leur recours à des formes extrêmes de violence, tel l'attentat ciblé, et au jeu des alliances pour survivre, voire parfois pour dominer par la crainte leurs ennemis. Cela étant dit, les Assassins ne furent pas les seuls à tuer durant ces temps médiévaux, leurs crimes – si nouveaux par la méthode employée – restant bien modestes en nombre

au regard des affrontements meurtriers qui opposèrent durant plus de deux cents ans Turcs seldjoukides, croisés européens et Fatimides égyptiens puis Ayyoubides.

Replacés dans leur contexte, rien ne saurait donc justifier la popularité transgénérationnelle des Assassins, dont l'histoire a envahi l'espace numérique, si ce n'est une aura particulière qui s'en dégagait dès l'époque la plus haute et une vision mélodramatique qui en transforma les racines jusqu'à aujourd'hui. À vrai dire, Marco Polo, qui séjourna quelques mois en Perse en 1293, fut en partie responsable de ce « succès » durable. Il évoqua leurs pratiques dans les quelques pages du récit qu'il dicta durant ses trois années passées en prison entre 1296 et 1299, soit bien après la mort du fondateur de l'ordre et de ses successeurs, mais aussi après l'extinction ou la mise en sommeil de la « dissidence ismaélienne ». La mythique forteresse d'Alamût, leur « nid d'aigle », était en effet tombée en 1256 et ses bastions syriens en 1273.

Le Livre des merveilles, ou le poids de la rumeur

Le Vénitien livra ainsi la première synthèse en Europe sur ce qu'il croyait être les activités des Assassins, initiant leur légende, dans *Le livre des merveilles ou Le devisement du monde*. L'ennui est que Marco Polo se fondait sur les rumeurs et les récits qui lui venaient des ennemis directs des Assassins, les croisés eux-mêmes ainsi que les autres musulmans, théologiens et historiens, pour qui les chiites ismaéliens – qu'ils fussent fatimides ou nizârites – constituaient des traîtres à leur foi, des hérétiques. Selon eux, ils étaient également des fanatiques qui ne respectaient pas la Loi musulmane... Pire, qui tentaient de l'abolir. Les écrits d'Al Ghazali (m. 505/1111) participèrent à cette entreprise

de dénigrement, fondée sur des pamphlets et des ragots colportés sous les Seldjoukides et les Ayyoubides².

L'histoire est écrite, on le sait, par ceux qui pensent tenir le haut du pavé et, dans notre cas, la plume la plus autorisée. En l'absence de textes contradictoires connus à l'époque en Europe, la version de Marco Polo fit autorité. Elle reste malheureusement encore fort vivante aujourd'hui en Occident.

En voici quelques passages³ : « Moulette est une région où résidait jadis le Vieux de la Montagne. Moulette signifie en français « dieu terrestre ». Je m'en vais vous conter cette histoire, selon ce que Messire Marco Polo en a appris de plusieurs hommes de ce pays. Le Vieux, en leur langue, se nommait Aladin. Entre deux montagnes et une vallée, il avait fortifié le plus grand et le plus beau jardin jamais vu, où poussaient en abondance tous les fruits du monde. Il y avait là les plus belles maisons, les plus beaux palais jamais vus, tout dorés et décorés de manière splendide. Il y avait aussi des fontaines où coulaient vin, lait, miel et eau. Et il y avait encore maintes dames et demoiselles, les plus belles du monde, capables de jouer de tous les instruments, de chanter et de danser si bien que c'en était un jardin des délices. Le Vieux laissait croire que dans ce jardin était le paradis. C'est pourquoi il l'avait organisé comme Mahomet a décrit le paradis à venir : beaux jardins, fontaines de vin, de lait, de miel et d'eau, femmes nombreuses et belles, au gré de chacun, tout comme dans le jardin du Vieux. C'est pourquoi on croyait que c'était le paradis. Dans ce jardin n'entrait personne sauf ceux dont il voulait faire ses assassins. Il y avait à l'entrée du jardin un château si bien fortifié que personne n'aurait pu le prendre, et on ne pouvait entrer dans ledit jardin que par là. Le Vieux élevait à sa cour des jeunes du pays, âgés de douze ans et désireux de devenir soldats. Il leur décrivait le paradis selon les indications